

Rio de Janeiro 1876.



Enfin, mon chère bien aimé,
j'ai reçu ta lettre de Dakar, hier.
Celle feuille de papier qui t'a appartenu,
que tu as vue et touchée qui a traduit tes
pensées; ah, combien elle m'a bouleversée et fait
plaisir. Nos chers enfants ont aussi pleuré
de joie et d'émotion en recevant chacun une
petite lettre de leur papaizinho, la pauvre
Bibi a eu du chagrin et ne s'est consolée que
lorsque toutes les tantes lui ont lu la lettre de
Bibiche où tu lui en promets une pour la
prochaine fois. N'honho, pauvre petit, n'y
comprend trop rien, mais il a dit, tout fier-
ment à tout le monde, que lui aussi en re-
cevrait une la prochaine fois. Je t'avouerai
mon chéri, que c'est la grand'mère et les
tantes qui m'ont raconté tout cela. Je me
trouvais au large des bords quand on m'a ap-
porté ta chère lettre et donnais le bini à la
petite Gabrielle que j'ai immédiatement don-
née à d'autres mains. Pour j'ai remis les deux
petites lettres aux enfants, sans les lire, et ai
fait avec mon frère dans la chambre de
Paul pour être bien seule et bien tranquille.

J'ai d'abord devoré ta lettre par les yeux, puis
je l'ai lue et relue, enfin je ne l'ai pas quit-
tée de la journée. Le soir, à 10 heures, j'ai em-
brassé tous nos cinq petites têtes chéries en pres-
sant ta lettre sur leur petit cœur, ils dormaient
tous, et en demandant la bénédiction du Bon
Dieu pour nous tous et pour chacun d'eux.
J'ai ensuite mis ta lettre sous mon oreiller, dans
ma main, et me suis endormie ainsi. Ah,
je crois que je ne t'ai jamais autant aimé.
Je voudrais retourner en arrière pour mieux
profiter de toi, de ta présence de tes bonnes ca-
resses, voir tes yeux si gais et si aimants fixés
sur moi. Ah, certainement le bon Dieu te
donnera de la santé et bénira ton travail,
Il ne m'aurait pas mis tant de choses dans
le cœur, Il ne nous aurait pas donné 5
enfants s'il n'avait pas l'œil sur nous,
seulement chéri, il ne faut pas être exigeant
il faut marcher toujours dans la bonne-
voie. Vois-tu chéri, je me reproche tant
de t'avoir souvent fait souffrir par mes
exigences, mais il faut me pardonner, igno-
rante tu je n'ai pas toujours la force de lutter
contre mes caprices et d'être raisonnable, s'en-
tends-tu ?

ment tu le sais un malin geste d'affection
de ta part me fait tant de bien et me ramène
de si loin. Malheureusement tu as le caractère
emporté (pardonne-moi de te le dire, ce n'est
pas pour m'excuser, mais j'ai besoin de te dire
tout ce que je pense) or ton caractère sou-
vent emporté me froisse et nous fait encore
plus de mal à tous les deux. Mais ne
crains rien, si tu n'es pas encore corrigé c'est
ma faute et je veux ~~en~~ avoir l'orgueil
d'en venir à bout. Donc chéri, ce que je
demande surtout à Dieu c'est ta santé, si
par hasard tu n'étais pas content de tes affai-
res, ne te tourmente pas trop; je ne veux
pas, entends-tu bien, mon aimé chéri, je
ne veux pas (permets-moi de dire et d'exi-
ger ma volonté cette fois-ci) je ne veux pas
que tu laisses ce vers ronger (l'avenir) mine-
ntement ton cœur. Il faut avoir espoir,
mon chéri aimé, je me sens de force à faire
tous les sacrifices que tu voudras à ton retour,
et si même encore plus simplement, seule-
ment il faudrait changer de quartier, mais
ce que j'exige de toi, c'est ton cœur intact
et que les soucis et la souffrance ne pous-
sent,

décourager. Tu as peut-être été que j'oublierai
 un jour tout ce que je te promets, cela a peut-
 être l'avouer à ma honte, car je suis faible ;
 mais mente-moi alors cette lettre, je n'aurais
 plus rien à dire ; seulement je t'en prie rais-
 sonne-moi et n'exige pas, c'est si dur. —
 Non, chéri, tu n'as pas tort de me parler de
 tes soucis, j'aurais été même très-fâchée si tu
 ne m'avais raconté dans ta lettre que des his-
 toires de bord pour me faire rire. Songe donc
 que cette séparation me ravit une partie de
 toi-même. Tu as été à moi du 14 juillet 1868
 jusqu'au 16 février 1876, ton avenir m'appar-
 tient aussi, mais ces séparations coupent notre
 bonheur et il resterait une plaie vide dans
 notre cœur et dans nos pensées si nous ne pou-
 vions nous écrire tout, tout. Tu vois du reste,
 mon bien aimé, que depuis le commencement
 de ma correspondance je te dis toutes les folies
 et toutes les choses sérieuses qui me passent
 par la tête ; oserais-je le faire si mon
 mari ne m'en donnait pas l'exemple ? Ah, je
 suis si humaine, j'étais la seule dans ce monde, à
 avoir tes pensées les plus intimes, la seule et la
 première dans ton cœur et dans ta pensée, car